



Sans répit

Serge Cazenave-Sarkis

« Bel-Air » et « Sans répit », deux maisons jumelles.

À une journée près je devenais l'heureux propriétaire de « Bel-Air ». Je dus me contenter de « Sans répit ». Après tout, pensai-je, quelle importance un nom... Je le changerai, voilà tout ! En plus, qu'avais-je à me plaindre, j'y gagnais sur toute la ligne, « Sans répit » était mieux exposée et surtout beaucoup moins onéreuse !

C'était il y a un an à peine. Quand j'y repense, je ne regrette vraiment pas de l'avoir quittée, cette baraque !

John, mon fils, l'avait tout de suite adoptée. La cave surtout, il l'appelait son repaire. Aidé de ses copains, tous plus ou moins musiciens, en trois jours, ils l'avaient transformée en studio d'enregistrement. Bien qu'ayant une largeur de jardin importante, j'avais craint pour le voisinage.

Les nouveaux propriétaires de « Bel-Air » avaient emménagé quelques jours après nous. Des gens charmants. Leur fille était d'une grande beauté... Tout comme eux, tout comme leur chien, leurs voitures, leurs manières... leurs amis.

Pierre-Charles Dantin, le père, était journaliste. Spécialiste du quart nord-est oriental de la Mongolie. Un endroit où personne ne mettait jamais les pieds. Célèbre, Pierre-Charles ? Je ne sais pas. Prolifique ? Vu le nombre important de ses livres qui s'alignaient sur les étagères de leur bibliothèque, sans me tromper je dirais oui.

Yv', Pierre-Charles appelait son épouse Yv'. En réalité elle se prénomait Yvonne. Donc, Yv' était philosophe, mais n'enseignait pas. Sa logorrhée était telle qu'à notre première rencontre, en deux heures et demie de temps, je dus placer trois phrases, au plus...

– J'ai toujours différencié la vie de la mort, déclarait Yv' avec enthousiasme. Pour moi, la mort n'est pas la fin de la vie, ni le commencement d'autre chose... La vie serait comme une route qui plongerait dans la mer...

– Une sorte de mise à l'eau ! précisa Laure, ma femme.

Elle m'avait surpris, Laure était plutôt du genre réservé. Son audace sur le coup ne me déplut pas. Chez les Dantin, ce fut tout autre, ils feignirent de ne pas l'avoir entendue.

Laure venait d'un milieu modeste, peut-être l'avaient-ils senti. Un peu ronde, mais juste ce qu'il faut pour avoir envie de croquer dedans, elle promenait son regard gris brouillard sur les choses comme sur les êtres avec tant de bienveillance que quiconque la rencontrait, à l'instant même, ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Peut-être les Dantin étaient-ils différents... Voyaient-ils en elle quelque chose qui m'échappait ?

De ce jour, je me suis mis à l'observer avec la plus grande attention. Ma vigilance fut sans faille. Tous ses gestes, comme ses rares propos – ses silences, même –, je les reçus avec suspicion, et pris ombrage de relatives étrangetés, mettant sur le compte de sa possible malignité la volonté d'un enfumage à mon égard.

Seize ans – l'âge de John correspondait exactement au nombre d'années passées ensemble. À quelques jours près Laure faisait notre petit sur le bureau du maire !

Nous vivions, jusqu'à l'acquisition de « Sans répit », en parfaite harmonie. Elle m'était fidèle, je n'en doutais pas, et j'étais... comment dire... bien, un type bien... Ne risquant surtout pas de s'engager dans une de ces banales aventures sentimentales et pour le moins hasardeuses qui put, au moindre orage, mettre son couple en danger... Il y a six ans, mon histoire avec Françoise, la secrétaire de mon associé, m'avait échaudé, et son inévitable licenciement contrarié – c'était une très bonne collaboratrice, nous eûmes du mal à en trouver une aussi compétente... Non, je préférais de temps à autre l'éphémère compagnie des prostituées. Comme disait avec humour mon associé très justement : « ...un petit alésage à la révision entretient les pistons ! » Et surtout, cerise sur le gâteau, ces jours-là, de me voir rentrer à la maison, détendu et heureux, le visage réjoui, rendait Laure plus heureuse encore ! Avais-je le droit de l'en priver, sous prétexte de je ne sais quelle hypocrite moralité ?

Les absences prolongées de Pierre-Charles espacèrent nos visites, pour petit à petit, d'une façon toute naturelle, cesser complètement.

Un geste généreux, par-dessus nos haies séparatives, accompagné parfois d'un petit mot sympathique, devinrent les uniques signes d'un improbable semblant d'amitié.

Il n'en alla pas de même pour John et la fille Dantin. Ils avaient l'air de bien s'entendre ces deux-là – et sous couvert de musique, je devinais sans mal quel art, assidûment, ils pratiquaient.

Parfois la jeune fille laissait échapper des petits cris qui ne trompaient pas, ou bien encore, ébouriffé, les yeux rouges, John se précipitait à la cuisine pour détacher du réfrigérateur une bouteille de coca comme on arrache une banane à son régime. Laure et moi, nous faisons semblant de ne pas le voir... Et notre fils parti, nous riions sous cape – imitant parfois avec amour ses gestes tendrement brutaux. « Moi Tarzan, toi Jane – boum boum boum ! », comme des gosses avions-nous osé une ou deux fois debout sur nos chaises...

Ces rares moments de bonheur me faisaient oublier mes obsessions. Celles-ci s'étaient installées à demeure, là, juste derrière l'os du nez. Il me vint ce tic nasal dont je ne me suis toujours pas débarrassé. « Avoir quelqu'un dans le nez ! », en voilà une expression appropriée... Oui, j'avais Laure, ma femme, mon unique amour – dans le nez. Et d'où m'était venu cet incommode sentiment qui me faisait si mal ?

De qui, devrais-je dire – des DANTIN ! De ces putains de Dantin ! De ces enfoirés de Dantin, qui m'avaient fait acheter une « Audi », la dernière, la plus grosse, la plus chère – parce qu'ils m'avaient fait sentir que ma BMW de dix ans faisait « épicier »... De ces connards de Dantin qui m'avaient fait creuser une piscine dans le jardin, ici, en Picardie, où on se les gèle dix mois sur douze ! De ces creuvures de Dantin qui m'avaient foutu dans le crâne, consciemment ou inconsciemment, je m'en fous, ce sentiment d'impuissance... De détestation de moi-même, comme de tout ce qui m'appartenait. Assureur, je n'étais qu'un assureur ! Avec une pauvre licence en droit... doublé d'un associé tout aussi misérable, aimant le foot, les films de cul et Juan-les-Pins... Alors, vas-y mon fils, tringle-la un maximum ! Prends du plaisir, prends ton plaisir, prends son plaisir, sois un « homme trou noir », une géante... Bouffe-les ! Tape-toi la mère – enfile l'Yv' –, fous-leur la honte... À l'occasion, tu peux compter sur moi, je t'y aiderai. « Bel-Air » et « Sans répit », j'aurais dû me

méfier. Comme dit le dicton, « Tout le monde n'habite pas sur la place du village ». D'accord, alors de ma proche banlieue, je les briserai ! Je vous briserai ! JE VOUS...

- Papa... Papa, réveille-toi !
- Hein ! Qu'est-ce que c'est ?
- Tu hurlais en dormant.
- Je hurlais... Je ne m'en suis pas rendu compte... Et qu'est-ce que je disais ?
- Je ne sais pas, Papa, des grossièretés surtout.
- Où est ta mère ?
- Là bas, dans l'eau, elle se baigne...
- Ah ! Merci, fils ! La fatigue, le soleil, ce doit être à cause du soleil...
- Oui, bon... J'y vais...
- Oui, fils, vas-y, va te baigner, je vous rejoins.

Nous étions arrivés à Juan-les-Pins la veille. Mon associé nous avait prêté son studio-cabine qu'il venait d'acquérir et dont il était très fier. Avoir quelque chose sur la côte, au bord de la mer, était son rêve, sa principale ambition. À la cinquantaine naissante, un petit héritage aidant, il y était parvenu. Et il voulait que ça se sache. D'où son insistance pour que nous allions sans tarder profiter de son « les pieds dans l'eau », une pièce avec un trou pour dormir, au quatrième étage, juste derrière la voie ferrée, avec vue sur plein d'autres pieds dans l'eau, à deux kilomètres de la plage.

Laure, le matin même, avait acheté des cartes postales pour envoyer aux amis et à la famille. J'avais choisi celle destinée aux Dantin.

Une vue d'Antibes... Une magnifique vue d'Antibes.